

nement comme du parlement Fédéral, feront le reste et obtiendront de la métropole des conditions qui nous permettront d'accepter honorablement et avantageusement le Traité de Washington.

La motion de Lord John Russell a été rejetée sur simple division, et le Traité est aujourd'hui accepté en Angleterre, et avis en a déjà été signifié à Grant.

J. A. MOUSSEAU.

FRANCE.

Les derniers événements arrivés en France rappellent à un écrivain ce qui se passait dans la grande révolution de 93.

En ce temp-là, dit-il, la Société des femmes révolutionnaires tenait ses séances dans Saint-Eustache. Cette église avait converti ses chapelles en petits restaurants où la nappe était mise, et où femmes, enfants, vieillards, venaient dévorer du jambon, des andouilles, des viandes froides et des pâtisseries. Une décoration représentant des rochers et des arbres avait pris la place du maître-autel et du chœur.

A Saint-Gervais, les marchandes du marché Saint-Jean entraient avec leurs éventaires. Il y avait contre-danse dans la chapelle de la Vierge.

Notre-Dame retentissait des hymnes à la déesse Raison, chantés par les chanteuses de l'Opéra, tandis que des bacchantes couronnées de chêne portaient la croix d'argent, suivies par des plaisants montés à rebours sur des ânes affublés d'étoiles et sur des mulets couverts de chasubles.

Sur la place de Grève, on brûlait des reliques de sainte Geneviève, — une sainte du peuple cependant ; — mais lorsque le peuple règne, épargne-t-il les siens !

En ces jours-là, les beaux quartiers étaient déserts. Désert, le faubourg Germain ; désert, le faubourg Honoré. La population s'était reculée et tassée dans le Paris de la Cité, du quartier Latin et de l'Hôtel-de-Ville. Tout était peuple alors, du moins par le costume. La loi du niveau avait surtout été mise en exécution par les tailleurs. Peuple de frères, oui, mais de frères mal habillés, et le capucin Chabot (je ne dis pas cela pour le capucin Panille) avait fait fureur avec sa veste de sans-culotte, sa chemise ouverte à la poitrine, et ses pieds nus dans ses gros souliers.

Cet amour du laid était entretenu par l'effroi de la classe bourgeoise, restée sans force pour la résistance, et qui en était réduite à se modeler sur le peuple, afin d'être confondue avec lui ; de la classe bourgeoise, qui n'osait plus donner signe de richesse ni même d'aisance, qui ne bâtitait plus, qui se tenait coite. Du reste, la stupeur était si profonde et si générale, comme le rapporte un chroniqueur, que si l'on eût dit à un particulier : « A telle heure la charrette passera devant ta maison, tu descendras et tu t'y placeras ! » le particulier serait descendu, aurait attendu la charrette et s'y serait placé.

Tout concourait à justifier cette stupeur. Un bourgeois ne pouvait sortir de chez lui avec sa femme et sa fille sans risquer de se trouver face à face avec les *tape-durs*, qui les rudoyaient pour peu que sa figure leur déplût ou que sa cocarde ne fût pas bien mise. On appelait ainsi une compagnie d'individus armés de ces bâtons tortus qu'on désignait sous le nom de *constitutions* ; c'étaient les janissaires du comité de sûreté générale ; ils n'allaient que par bande d'au moins douze ; leur point de réunion était le café de Chrétien, juge au tribunal révolutionnaire.

Si l'on ne rencontrait pas les *tape-durs*, on se croisait inévitablement avec la charrette mortuaire, ou bien avec la voiture du rapporteur qui la précédait et qui était montée par une sorte de bête brute, que l'on a vue pendant dix-huit mois vomir, en se retournant, des imprécations atroces sur les condamnés.

On conçoit que la pluralité des Parisiens se contristât d'un tel spectacle et que le caractère français en reçut un contre-coup momentané.

Alors, ce qui faisait dès le point du jour sauter les Parisiens hors de leurs lits, c'était le tambour, c'était le tocsin, c'était le canon. On n'osait plus faire de journaux, car on savait trop ce qu'il en coûtait. On n'osait plus afficher de placards, depuis qu'Olympe de Gouges avait payé les siens de la mort. On n'osait plus prendre la parole à la tribune, de crainte d'être assommé par le boucher Legendre, — le même qui voulait que l'on coupât le corps de Louis XVI en quatre-vingt-trois morceaux et qu'on l'envoyât ainsi aux quatre-vingt-trois départements.

Ah ! Paris n'était pas un site agréable, il faut l'avouer. En revanche, ils devaient être satisfaits ceux qui aiment la vie mouvementée et remplie. Leur existence ne s'en allait plus en langueur, comme autrefois. Voilà le bénéfice des révolutions, c'est qu'elles nous débarrassent totalement des « blasés », des gens qui s'ennuient. Qui bâille devant un fer levé ?

Cependant, quelques mois encore d'un tel régime, et je ne jurerais pas que la satiété ne s'y fût mise.

On ne peut se lasser d'entendre parler des horreurs de la Commune et de ceux qui ont joué un rôle dans ces jours terribles que la France vient de traverser. Nos lecteurs liront avec intérêt les détails suivants qu'aucun journal n'a publiés ; c'est écrit par Monselet, un écrivain distingué :

Dussé-je vivre cent ans, j'aurai toujours présentes à la mémoire ces journées de mai 1871, auprès desquelles les journées de juin 1848 n'étaient que jeux d'enfants. Je reverrai toujours ce Paris désert en apparence et cependant plein de combattants cachés ; ces rues silencieuses, nouées de puissantes barricades ; ces magasins fermés disant la mort, et ces persiennes ouvertes simulant la vie ; ces boulevards à perte de vue, solitude armée ; cette longue file de quais éclatants de blancheurs, bordés de palais, coupés de ponts, éclairés par un admirable soleil ; — splendeur inquiétante ! magnificence de la dernière heure ! On eût dit que la grande capitale s'était parée pour le tombeau.

Ceci était le 22 mai, le lundi.

Dans la journée, la bataille s'engageait sur presque tous les points à la fois, pour ne cesser — au centre de Paris — que le mercredi matin.

C'est à la dévastation de ce centre que j'ai assisté, témoin aux yeux hagards, doutant de tous mes sens, et répétant de minute en minute avec Shakspeare : « Horrible ! Horrible ! » Longtemps j'aurai dans les oreilles le bruit strident du sifflet des Garibaldiens, cet appel jeté par eux en courant ; long temps il me semblera entendre le bruit dur du canon, le susurre-

ment diabolique de l'obus, le grincement de la mitrailleuse, le pétilllement du chassapot. Longtemps, longtemps surtout, je serai poursuivi par ces flammes et par ces fumées, par ces incendies qui rappellent les incendies de Rome et de Londres. Où l'enfer avait-il recruté ces hordes de sinistres badigeonneurs qui, d'un pinceau empoisonné, enduisaient les murailles désignées pour cette autre Saint-Barthélemy ?

Enfin, le troisième jour, la tuerie s'est éloignée ; l'incendie a été repoussé dans les hauts faubourgs. Le drame monstrueux est allé s'achever dans un cimetière, comme le dernier acte d'*Hamlet*, parmi les tombes culbutées, les colonnes renversées, les urnes profanées, les statues et les dalles empilées pour une barricade suprême. On s'est battu pied à pied, dans un terrain jonché de couronnes d'immortelles, sur la fosse commune, avec des ossements jusqu'à la cheville, et jusqu'au fond des caveaux de famille où la baïonnette allait clouer les vivants sur les trépassés !

On croira rêver plus tard en lisant la collection des décrets et des proclamations de la Commune. Monument insigne de folies, de mensonges, de niaiseries et de férociétés ; dépêches impudentes, relations de victoires imaginaires, destitutions à tort et à travers, nominations d'huissiers, les bans de mariage abolis, les boulangers contraints à aller se coucher, toute la justice et la magistrature en masse représentées par le citoyen Protot ! Une saturnale, un branle-bas, une Courtille !

Et de quel style ils écrivaient, ces législateurs fantoches, ces gouvernants sortis de la baraque de Guignol, ces administrateurs à pratique ! Quels vieux clichés ramassés dans la boue écarlate de quatre-vingt-trois ! Le *sein du comité* par ci, les *chaînes des tyrans* par là ; et l'indivisibilité, et l'autonomie, et la fédération !

Pourtant les lettrés ne manquaient pas dans la Commune. De si maigre catégorie qu'ils fussent, ils contrastaient encore assez singulièrement à côté des marchands de vin, des perruquiers, des pharmaciens, des teinturiers, leurs confrères. Le premier était ce malheureux Félix Pyat, qui avait le tempérament d'un énergique dramaturge, et dont les qualités se sont, depuis, perdues dans une politique atroce ; Félix Pyat, l'auteur de *Diogenes*, des *Deux serruriers*, du *Chiffonnier*, trois pièces, trois pamphlets. Comment un esprit aussi bien doué n'a-t-il pu s'obscurcir de théories sanglantes ? Comment cette plume vaillante s'est-elle changée en un ignoble coutelas ?

Delescluze n'était pas, à proprement parler, un lettré, mais c'était un journaliste. Il savait dire ce qu'il voulait ; c'était sec, c'était bref, mais c'était clair, — trop clair, hélas ! Ecole de Blanqui. Le style révélait l'homme, vieillard impérieux, sévère, dédaigneux, miné par des souffrances aiguës. Charles Delescluze a fait un livre sur Cayenne.

Félix Pyat et Delescluze étaient les têtes blanches de la Commune écrivaine. Après eux venaient d'autres hommes plus jeunes, également journalistes, mais pour la plupart peu respectueux envers leurs doyens, dissidents, hostiles même. C'était Vermorel, le « bombyx à lunettes », un visage de séminaire. Vermorel avait débuté par un ouvrage anonyme : *Ces Dames*, description de méurs interlopes, biographies empruntées aux lilas du jardin Bullier, avec photographies de Pierre Petit. La chose eut un succès de vente. Nonobstant, Vermorel ne persévéra pas dans cette voie, il faut le dire ; ses études prirent un tour plus sérieux : Il rédigea et commenta Camille Desmoulins. En même temps, après s'être fait la main dans plusieurs journaux politiques, il fonda le *Courrier français* et y rencontra une veine de popularité, à l'aide d'une opposition opportune et de ses démêlés avec Paul de Cassagnac. On a prétendu plus tard qu'il s'était compromis avec M. Rouher ; il demanda un tribunal d'honneur pour se justifier. Par quelle série de circonstances Vermorel se trouva-t-il porté à la Commune, c'est ce que je n'ai pas le temps de rechercher — Talent de troisième ordre, ambitieux sans éclat.

Journaliste encore, Paschal Grousset. Il rédigeait un feuilleton scientifique à *l'Étendard* ; comme ses convictions devaient souffrir d'un pareil contact ! — Grousset était le beau garçon de la Commune, chevelure brune, moustaches allongées, une tenue de gandin, vif, décidé. Il aimait la bonne vie et rêvait la fortune ; il avait essayé de l'acquérir par plusieurs moyens rapides. Mais à le regarder de près, il y avait autre chose que de la résolution dans son œil noir : il y avait une érudition profonde, instinctive, et qui fait qu'on ne s'étonne pas de voir en lui l'auteur de l'effrayante adresse *Aux grandes villes*, se terminant par ces mots : « Paris ne sera plus qu'un immense cimetière. » Horrible menace à laquelle personne n'osait croire alors !

Arthur Arnould accusait moins de férocité. Il a publié des *Contes humoristiques*, dont l'un est dédié à M. Jules Simon, avec toutes sortes d'expressions laudatives et de protestations de dévouement.

La nomenclature des écrivains de la Commune est loin d'être épuisée ; ce sont les seuls personnages qui m'intéressent ; aussi ne pardonnerai-je pas de m'y arrêter et d'essayer de retracer quelques traits de leurs physionomies devenues aujourd'hui si odieusement historiques.

Entre ces physionomies, celle de Courmet demeurera toujours comme une énigme. Il était courtois, souriant, distingué, de figure agréable. Il avait commencé par collaborer au *Cœur* de Louis Jourdan. Puis, comme il faut vivre (l'impitoyable Voltaire aurait dit : Je n'en vois pas la nécessité) Courmet avait accepté, pendant une saison, les fonctions de régisseur au casino d'Arcachon ; il organisait les quadrilles les soirs de bal, s'occupait des enfants et débaitait avec une grâce parfaite des compliments aux belles dames de Bordeaux. — C'est le même homme qui succéda à Raoul-Rigault, à la préfecture de police, et qui mit sa signature au bas du décret privant les derniers journaux.

Petit, grêle, borgne, Jules Andrieu avait dans son bagage un mince volume : *l'Amour en chansons*, compilation qui se laisse lire.

Vésinier, traité de « racine de buis » par Rochefort, signait : « ancien secrétaire d'Engène Sue. » C'est probablement à cause de cela qu'il avait voulu faire un roman, lui aussi. Le morceau de résistance du secrétaire Vésinier est le *Mariage d'une Espagnole*. — Je défie qu'on puisse en digérer plus de vingt-cinq pages. Ici le scandale est étouffé par la bêtise.

Le grand Longuet, long comme un jour sans pain, aux épaules de géant, au par dessus blanc jeté sur ses épaules, Longuet était un fruit sec du journalisme. On se rappelle dans le quartier Latin quelques feuilles poitrinaires créées ou patrouillées par lui.

Cet autre, sombre et les cheveux en broussaille, répondant au nom de J.-B. Clément, composait des chansons pour Darcier, intitulées : *le Joli temps* et *Quatre-vingt-neuf* ; — pas trop mauvaises, ma foi.

Je ne parlerai pas d'Alix, ce grotesque, cet échappé de Chauteau, barbouilleur d'illisible brochures ; — en revanche,

j'aurai une page pour Jules Vallès, un des plus criminels parmi tous ces criminels. J'aurai une page pour lui, parce que c'était une des figures très-connues de ce monde littéraire qui florissait dans les cafés du boulevard, dans les brasseries du faubourg Montmartre et dans les caboulots de la rive gauche. J'aurai une page pour lui, parce qu'il était l'expression la plus complète d'une race d'hommes éternelle comme le monde, et fort à plaindre, au demeurant.

Ce criminel savait écrire. Il avait même su penser honnêtement. Avant d'en arriver aux fureurs du *Cri du peuple*, Vallès avait été un fantaisiste innocent ; lui-même a rappelé cette période heureuse dans une pièce de vers adressée à une dame, la *dame* de tous les poètes :

C'était... vous savez quand. J'avais pris la rotonde :
Mes bras s'ouvraient tout grands pour embrasser le monde ;
Je n'avais pas, mon Dieu, fermé l'œil de deux nuits ;
J'étais un fort poète en marche sur Paris.
Mais vous ne m'aimiez pas, j'avais l'air un peu bête,
Je parlais fort, les yeux me sortaient de la tête ;
J'étais assez bien fait, mais assez mal couvert :
J'avais un gilet jaune avec un habit vert.

Tenez, j'ai dans un coin de mon vieux portefeuille,
Marquée à votre chiffre une petite feuille,
Une dernière fleur que j'ai voulu sauver,
Et qui me fait sourire en me faisant rêver.

Aujourd'hui que Jules Vallès n'est plus qu'un cadavre percé de balles, j'ai rouvert un de ses livres, et je suis tombé sur ce passage où il s'apitoie à propos d'un de ses amis, un *irrégulier* de Paris, tombé avant l'âge :

« Il espérait, lui aussi, l'immortalité. O fantôme ! combien en as-tu entrainé avec toi dans l'ombre ! Combien se sont accrochés, malheureux fous, au pan glorieux de ton linceul ! Quand donc la lanterne aiguë d'un sceptique robuste te fonctera-t-elle jusqu'à te faire mourir, immortalité fatale, bourreau qui promets un trône et mènes par le ruisseau et l'hôpital jusqu'au trou commun où les squelettes se gèment ? »

Ces lignes pourraient servir d'épigramme à Jules Vallès.

LES TUILERIES.

L'incendie des Tuileries inspire à un écrivain français ces magnifiques accents :

Que reste-t-il aujourd'hui du vieux bâtiment des Tuileries ?

Un immense squelette de pierres calcinées que les prochaines pluies réduiront en poussière. Le pavillon central surmonté de l'écrasant dôme quadrangulaire que Levan avait substitué au dôme sphérique de Philibert Delorme, s'est écroulé dans les flammes allumées le 26 mai par les prétoyeurs de la Commune, entraînant dans sa chute toutes les richesses décoratives de la salle des Maréchaux.

Les deux galeries qui reliaient à droite le pavillon de Marsan et le pavillon de Flore à gauche, ont été complètement consumées. Il ne reste de ce grand parallélogramme architectural que les quatre murs ouvrant dans le vide leurs grandes fenêtres vides. Les hautes cheminées noircies se dressent au-dessus des ruines de l'édifice comme des bras géants qui s'élèveraient vers le ciel pour demander justice du vandalisme qui a condamné au néant ces monuments qui faisaient l'orgueil de Paris et du monde.

Catherine de Médicis bâtit ce château de plaisance, mais elle n'abandonne pas le Louvre. Les Valois suivent son exemple ; Henri IV et Louis XIII font comme les Valois, Louis XIV va à Versailles, où Louis XV accourt après la régence. Le château royal des Tuileries devient le palais des rois quand le peuple y ramène Louis XVI. L'assemblée législative tient ses séances au bout du jardin ; la Convention entre dans le palais. C'était le 20 septembre 1792. Après les Girondins, les Montagnards ; après la Terreur, le 9 thermidor ; après la Convention, le Conseil des anciens : la salle des spectacles des Tuileries avait vu tout cela, ses échos avaient retenti de la voix de Vergniaud, de Danton et de Robespierre, le 22 prairial, quand il vint à la tête de la Convention fêter l'Être suprême sous les arbres du jardin. Là, dans une pièce écartée, autour d'un tapis vert, siégea le Comité du salut public où « souvent l'on n'entendait rien, disait Carnot, pas un mot, pas un souffle, rien que le bruit des plumes qui couraient sur le papier. » Mais ce conseil des Dix organisait quatorze armées et n'aurait pas brûlé Paris.

Le 1er février 1800, Bonaparte entra aux Tuileries avec Joséphine, la veuve de cet Alexandre Beauharnais qui présidait l'Assemblée le jour où Louis XVI ramené de Varennes, reçut les Tuileries pour prison. Pendant quinze ans le palais abrita César, « le peuple couronné » comme il s'appelait lui-même. L'Europe entière avait reçu de là des ordres, et c'est là qu'elle voulut achever sa vengeance. Mais sur ce seuil où les traces de la Convention paraissaient encore, Louis XVIII prenait le pas sur les souverains coalisés et répondait fièrement à leur surprise : « Le roi de France est ici chez lui ! » Quinze ans plus tard la révolution traversait encore ce palais, maudissant Polignac, dont le fils, né dans la captivité, devait, le 24 février 1848, apaiser un instant la « populace sublime », ardente au pillage. Hospice des invalides civils sous le gouvernement provisoire, exposition des beaux-arts sous la présidence, palais souverain sous l'empire, ambulance après le 4 septembre, telle est la fin de l'histoire des Tuileries.

En 1763, l'Opéra ayant été incendié, Louis XV le fit installer au palais dans la grande salle des Machines ; en 1770, la Comédie-Française y remplaça l'Opéra jusqu'en 1783.

Le 30 mars 1778, on y représentait *Irène* et la marquise de Châtel y couronnait Voltaire.

Ce souvenir n'était point suffisant pour arrêter les révolutionnaires de 1871. Cette royauté de l'esprit sceptique, du blasphème et de la décomposition morale, ne devait point trouver grâce ; l'édifice sapé par les mains de ce monarque devait retomber sur sa tête et broyer sa couronne. Involontairement, devant ces ruines, l'apostrophe d'Alfred de Musset revient à la mémoire :

Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire.
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.

Ils sont de race, en effet, et dignes de leur père... moins l'esprit.

Les architectes, les artistes n'exprimeront peut-être pas de grands regrets pour cette masse de constructions de différent caractère. Si c'était là leur sentence, si toutes les parties anciennes étaient destinées à disparaître, nos regrets aussi seraient modérés. Et certes, il est consolant que le gouvernement du 4 septembre en ait retiré et envoyé au Garde-Meuble